



HAL
open science

Carnets et fiches de terrain : la construction du savoir en épigraphie médiévale

Estelle Ingrand-Varenne, Maria Aimé Villano

► **To cite this version:**

Estelle Ingrand-Varenne, Maria Aimé Villano. Carnets et fiches de terrain : la construction du savoir en épigraphie médiévale. Écriture et image : cahiers du CEEI, 2025, épigraphistes au travail, 6, pp.88-109. <halshs-05447875>

HAL Id: halshs-05447875

<https://shs.hal.science/halshs-05447875v1>

Submitted on 8 Jan 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Carnets et fiches de terrain : la construction du savoir en épigraphie médiévale

Estelle Ingrand-Varenne et Maria Aimé Villano¹

Les écrits de terrain en archéologie, ethnologie, sociologie et bien d'autres disciplines font l'objet d'un intérêt accru depuis le début des années 2000 avec le développement des études sur les archives de la recherche². Les notions d'« écriture ordinaire » proposée par Daniel Fabre³, puis celle d'« écriture intermédiaire » de Pierre Achard⁴, reprise par Jérôme Denis et David Pontille⁵ ont permis de montrer le rôle de ces activités scripturales, lieu du tâtonnement, des incertitudes et des intuitions. Présentes à chaque étape de l'enquête, elles transforment les données en connaissances et constituent des opérations de recherche à part entière.

Les carnets ou notes des épigraphistes restent encore peu étudiés et valorisés⁶. La mission de terrain est pourtant un moment crucial de leur travail et le

¹Cette contribution a été réalisée dans le cadre du projet ERC Starting grant GRAPH-EAST qui a reçu un financement du programme de recherche et d'innovation Horizon 2020 de l'Union européenne dans le cadre de la convention de subvention n° 948390.

²Muriel Lefebvre, « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », *Sciences de la société*, 2013, n° 89, p. 3-17. Pour donner quelques exemples en archéologie : le programme « Cardo. CARNets de fouilles. La DOcumentation archéologique immergée (1898-1986). Deux cas d'étude entre Gaule et Italie préromaine », (2021-2023) porté par le Labex Les passés dans le présent et piloté par Olivier de Cazanove (Paris 1 Panthéon-Sorbonne) ; les travaux de Christophe Tufféry, dont « Les carnets de terrain en archéologie. Un cas d'évolution récente d'un genre discursif dans un contexte de changement réglementaire et scientifique », *Pratiques*, 2024, n° 203-204. Document en ligne consulté le 23 mars 2025 <<http://journals.openedition.org/pratiques/15510>>.

³Daniel Fabre, *Écritures ordinaires*, Paris, POL, 1993.

⁴Pierre Achard, « L'écriture intermédiaire dans le processus de recherche en sciences sociales », *Communications*, 1994, n° 58, p. 149-156.

⁵Jérôme Denis et David Pontille, « L'écriture comme dispositif d'articulation entre terrain et recherche », *Alinéa, Revue de Sciences Sociales et Humaines*, 2002, n° 12, p. 93-106.

⁶Une des rares réflexions chez les médiévistes est celle de Vincent Debiais : Vincent Debiais, « Nos archives : le cahier épigraphique », *Entre temps. Revue numérique d'histoire actuelle*, dans la rubrique *Façonner. L'histoire au travail*, 29 mars 2022. Document en ligne consulté le 23 septembre 2025 <<https://entre-temps.net/nos-archives-le-cahier-epigraphique>>.

premier lieu de savoir de la discipline⁷. Elle constitue une rencontre intellectuelle, mais aussi une expérience sensible et émotionnelle à la fois individuelle et collective, par le contact direct avec l'objet d'étude. Trois articles de ce numéro y sont directement consacrés et les trois entretiens en témoignent également⁸. Au cours de la mission, les experts produisent une documentation hétérogène, utilisant différents médiums : l'écrit, mais aussi le dessin, la photographie, ou d'autres techniques de reproduction à l'instar de l'estampage et du film documentaire.

Cet article voudrait se focaliser sur les supports de notation du savoir en épigraphie médiévale, à deux moments distincts : dans les années 1970, avec les carnets de notes de la première équipe de médiévistes épigraphistes en France autour de Robert Favreau, et dans les années 2020, avec les fiches de terrain de l'équipe internationale du projet ERC GRAPH-EAST pour les missions en Méditerranée. À plus de cinquante ans d'écart, ces deux outils ont le même objectif : recueillir *in situ* les données essentielles concernant l'inscription, qui permettront d'en faire une description précise pour son édition dans un corpus. Mais que note-t-on face à l'inscription ? Comment la page du carnet ou de la fiche est-elle investie ? Qu'est-ce que cela raconte sur la démarche intellectuelle des épigraphistes sur le terrain ? C'est ce à quoi cet article voudrait répondre en étudiant en diptyque ces deux types de production.

Les carnets de mission de la première génération

L'épigraphie médiévale française a été développée à Poitiers au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESCM) en 1968-1969 par Robert Favreau⁹. L'historien fut rapidement rejoint par un collaborateur technique, Jean Michaud, « cheville ouvrière du *Corpus des inscriptions de la France médiévale (CIFM)* »¹⁰. Ensemble, ils organisèrent des missions épigraphiques à travers toute la France. Dix-sept carnets de terrain, allant de 1973 à 2000, mémoire de vingt-huit ans de pratique et plusieurs milliers de kilomètres

⁷ Christian Jacob, « Lieux de mémoire, lieux de savoir ». Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?, OpenEdition Press, 2014.

⁸ Voir les articles de Maurice Sartre, Olivia Ramble, Lia Wei ; ainsi que Dominique Charpin, « Déchiffrer : la pratique de l'assyriologue sur le terrain », dans *Déchiffrement(s) : des hiéroglyphes à l'ADN*, D. Charpin et Xavier Leroy (dir.), Paris, Odile Jacob, 2023, p. 73-93.

⁹ Pour la présentation de Robert Favreau, nous renvoyons à l'entretien dans ce même numéro.

¹⁰ Voir le texte rédigé par R. Favreau, « *In memoriam* » dans *Corpus des inscriptions de la France médiévale. 22, Calvados, Eure, Manche, Orne, Seine-Maritime*, R. Favreau et Jean Michaud (dir.), Paris, CNRS éditions, 2002, p. 5.

parcourus pour écrire les vingt-deux premiers volumes du *CIFM*¹¹ sont conservés à l'inscriphèque¹².

Ces carnets sont tous du même format, A5 (17 × 22 cm), à spirales, au papier blanc de qualité bon marché. Rappelant les cahiers de brouillon d'écolier, ils sont faciles à manipuler, ne craignant ni les tâches, ni les ratures. La succession des pages permet de retracer le déroulement chronologique de la mission. Le carnet évite les feuilles éparses, il forme un corps, et par la continuité, donne une épaisseur temporelle. Les auteurs – le plus souvent R. Favreau, J. Michaud étant chargé des clichés photographiques – ont écrit au plume ou au stylo Bic noir ou bleu, sous forme de notes, sans faire de phrase et en usant d'abréviations. Le carnet est un « compagnon de papier » qui fait partie de la panoplie de l'épigraphe pour cette génération, avec les crayons, les cartes IGN, le mètre ruban, la lampe de poche, la boussole, l'appareil photo, une brosse souple pour nettoyer, etc.

Au départ de la mission, le carnet est vierge et ne prescrit rien, si l'on omet le quadrillage formé par les petits carreaux, que le chercheur investit comme il le souhaite. Il est l'espace des possibles. L'examen des premiers carnets montrent un choix et un ordre précis dans les informations collectées, marquant les trois grandes étapes du travail de l'épigraphe en mission que nous allons examiner : accéder au lieu de l'inscription, localiser et mesurer l'objet matériel, transcrire en dessinant l'écriture.

Accéder à l'inscription

Si ces carnets restent muets sur le voyage en tant que tel, le périple que constitue l'accès à l'édifice est en revanche consigné dans les premières lignes après le nom de la commune : « Saint-Pierre-de-Fursac (clé dans la ferme au-dessus de l'église) »¹³ (fig. 1). Il faut retrouver la personne qui va ouvrir les portes, qui a/est la clé : le maire, le curé, les habitants et commerçants locaux (« Le tympan à inscription se trouve dans une maison privée (M. Lancel, S[aint]-Germain-en-Laye) à laquelle nous avons eu accès grâce au voisin qui en a la clé »¹⁴) (fig. 2).

¹¹ L'ensemble des volumes est accessible sur *Persée*. Document en ligne consulté le 12 juillet 2025 <<https://www.persee.fr/collection/cifm>>.

¹² Le terme « inscriphèque » est un néologisme désignant l'ensemble de la documentation protéiforme en épigraphie médiévale (livres et articles, images et archives, fichiers d'inscriptions et de formules) conservée au CESC.

¹³ Carnet n° 1, 1973, page de gauche.

¹⁴ Carnet n° 7, mai 1986, Allan.

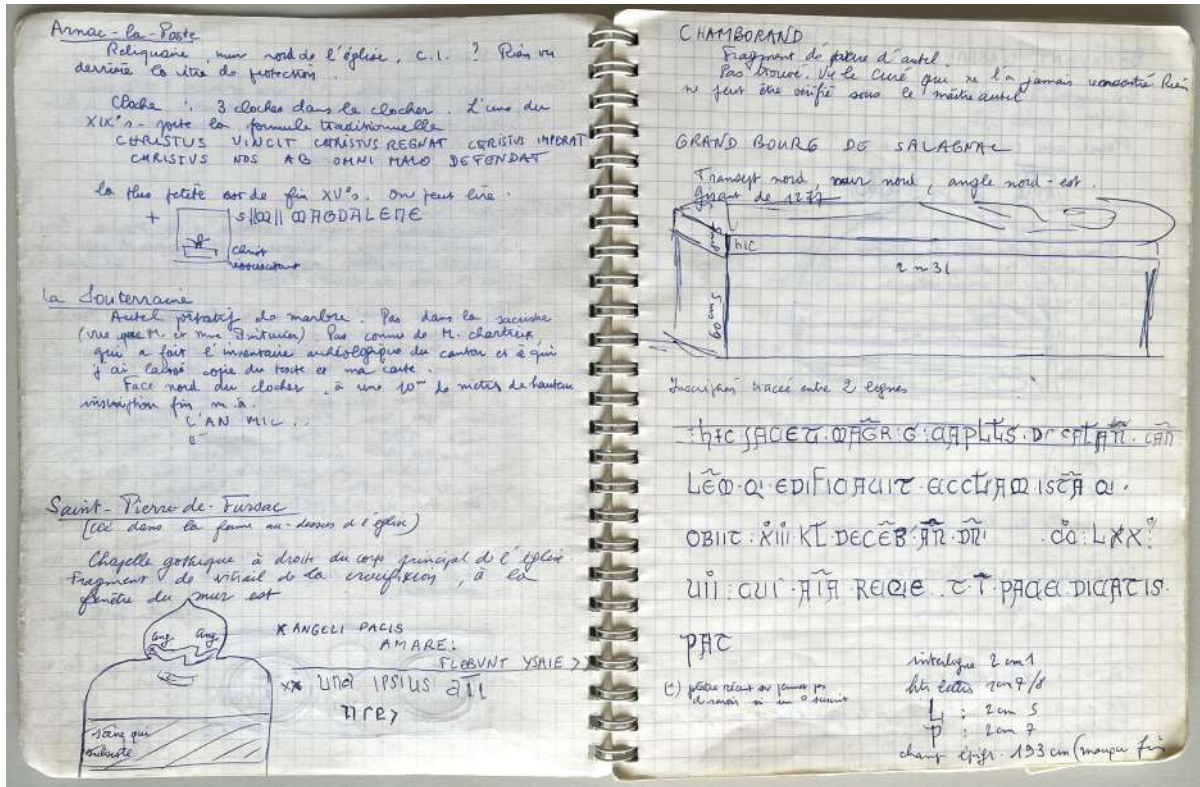


Fig. 1: Carnet de mission de l'équipe poitevine d'épigraphie n° 1, 1973, en Haute-Vienne et Creuse, pages dédiées aux inscriptions d'Arnac-la-Poste, la Souterraine, Saint-Pierre-de-Fursac, et Grand-Bourg © CIFM.

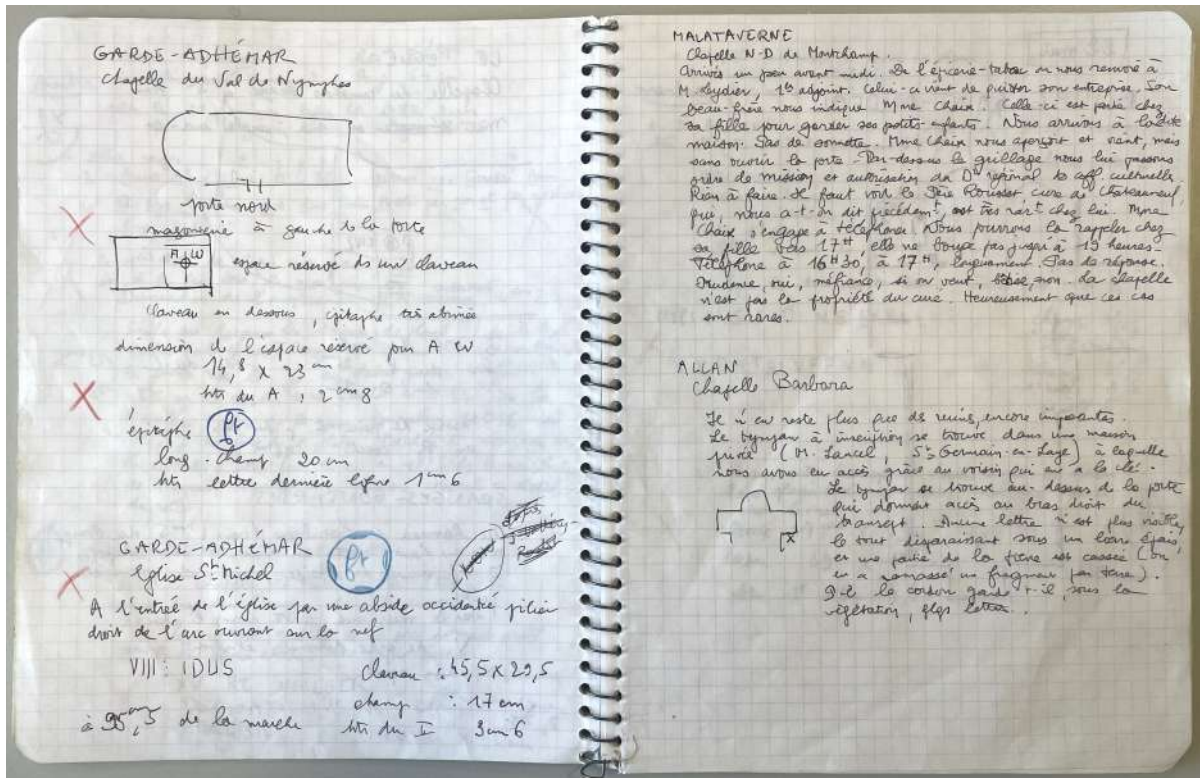


Fig. 2: Carnet de mission de l'équipe poitevine d'épigraphie n° 7, mai 1986, dans la Drôme, pages dédiées aux inscriptions de Garde-Adhémar, Malataverne, Allan © CIFM.

L'accès est parfois refusé par les propriétaires du lieu ou interdit en raison du danger dans les clochers et les tours notamment¹⁵. Il devient même objet de négociations. Lors d'une mission dans la Drôme, les épigraphistes ont tenu à garder trace d'une mésaventure, sous forme d'un petit récit, qui contraste avec les autres pages (fig. 2) :

MALATAVERNE. Chapelle N[otre]-D[ame] de Montchamp. Arrivés un peu avant midi. De l'épicerie-tabac on nous renvoie à M. Leydier, 1^{er} adjoint. Celui-ci vient de quitter son entreprise. Son beau-frère nous indique Mme Chaix. Celle-ci est partie chez sa fille pour garder ses petits-enfants. Nous arrivons à ladite maison. Pas de sonnette. Mme Chaix nous aperçoit et vient, mais sans ouvrir la porte. Par-dessus le grillage nous lui passons ordre de mission et autorisation du D[irecteu]r régional aux aff[aires] culturelles. Rien à faire. Il faut voir le Père Rousset, curé de Chateauneuf, qui, nous a-t-on dit précédem[en]t est très rar[emen]t chez lui. Mme Chaix s'engage à téléphoner. Nous pourrions la rappeler chez sa fille vers 17h, elle ne bouge pas jusqu'à 19 heures. Téléphone à 16h30, à 17h, longuement. Pas de réponse. Prudence, oui, méfiance, si on veut, bêtise, non. La chapelle n'est pas la propriété du curé. Heureusement que ces cas sont rares¹⁶.

L'accès aux inscriptions est donc bien la première étape, mais l'obtention de la clé n'ouvre pas toujours les portes : « la serrure est restée rebelle [...] la clé tourne dans le vide »¹⁷, ou demande des qualités sportives pour les cloches : « Vérification difficile (il faut une échelle de 4 m., de la gymnastique dans la charpente) »¹⁸. Malgré l'ouverture de l'édifice, l'épigraphiste n'atteint pas toujours son but car l'inscription n'est pas au rendez-vous : « La Souterraine. Autel portatif de marbre. Pas dans la sacristie (vue avec M. et Mme Pinturier). Pas connu de M. Chartreix qui a fait l'inventaire archéologique du canton et à qui j'ai laissé copie du texte et ma carte. [...] Chamborand. Fragment de pierre d'autel. Pas trouvé. Vu le curé qui ne l'a jamais rencontré. Rien ne peut être vérifié sous le maître autel.¹⁹ » (fig. 1).

Les noms des différents intervenants dans l'enquête sont consignés avec précision, permettant la traçabilité de l'information. C'est dans la description des interactions humaines qu'apparaît la première personne du singulier ou du pluriel (« j'ai laissé une copie du texte », « nous avons eu l'accès grâce au voisin »). Les notes mentionnent aussi les difficultés et barrières de toute nature, les fausses pistes, les échecs, le temps de l'enquête, les efforts déployés. Les épigraphistes savent qu'ils n'auront pas l'occasion de revenir sur les lieux, le programme de visite des édifices chaque jour est dense, et la prochaine mission

¹⁵ Carnet n° 1, 18 juillet 1974, cloche, Veyrières.

¹⁶ Carnet n° 7, mai 1986, Malataverne.

¹⁷ Carnet n° 2, 19 mai 1979, Bezins-Garraux.

¹⁸ Carnet n° 1, 27 juin 1973, La Brionne.

¹⁹ Carnet n° 1, 1973, page de gauche, La Souterraine, page de droite, Chamborand.

sera consacrée à un autre département afin de garder le rythme soutenu de publication du *Corpus* (un volume rassemblant un voire deux ou trois départements par an).

Localiser et mesurer

Si les textes épigraphiques sont parfois si difficiles à retrouver, la raison en est le flou de l'information trouvée dans la bibliographie, dont la lecture a précédé la mission. L'épigraphiste tâche donc de les situer grâce à un vocabulaire architectural précis et aux points cardinaux : « transept nord, mur nord, angle nord-est »²⁰ (fig. 1). À plusieurs reprises, un plan au sol de l'édifice ecclésial est esquissé, même de manière très sommaire à l'aide des petits carreaux du papier, et une croix marque l'emplacement de l'inscription, comme à l'église de Julos²¹ (fig. 3). Enfin, une esquisse du monument ou de l'objet qui porte le texte est parfois proposée pour montrer plus en détail le positionnement du texte et sa mise en scène, l'instar de la tombe avec le gisant de maître Gérald au Grand-Bourg-de-Salagnac (fig. 1)²². Les épigraphistes ont donc utilisé des modes divers de visualisation et de restitution spatiale, qui manifestent une approche globale du contexte et permettent un meilleur repérage.

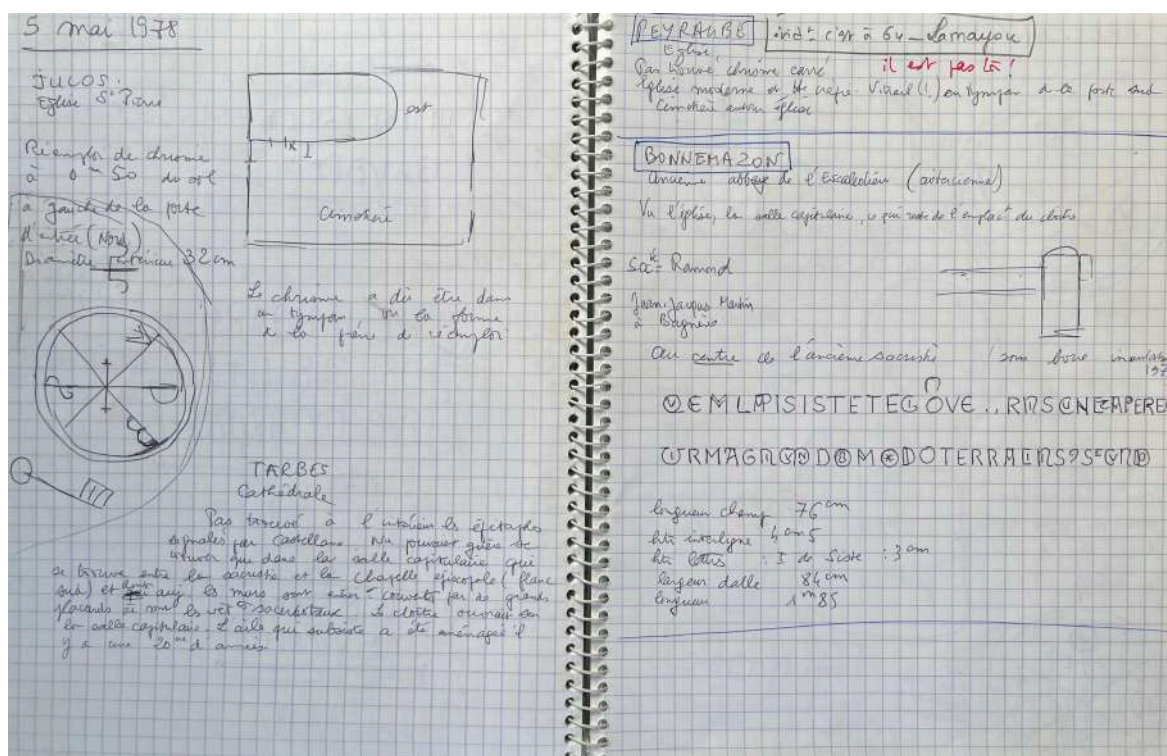


Fig. 3 : Carnet de mission de l'équipe poitevine d'épigraphie n° 2, 5 mai 1978, dans les Hautes-Pyrénées, pages dédiées aux inscriptions de Julos, Tarbes, Peyraube, Bonnemazon © CIFM.

²⁰ Carnet n° 1, 1973, page de droite, Grand Bourg de Salagnac.

²¹ Carnet n° 2, 5 mai 1978, Julos.

²² Carnet n° 1, 1973, page de droite, Grand Bourg de Salagnac, gisant de maître Gérald.

Allant de pair avec la localisation, la prise des mesures révèle les trois dimensions (longueur, largeur, épaisseur) de l'artefact inscrit. Les dimensions sont souvent notées au-dessous ou à côté de la transcription, montrant que cette tâche s'effectue chronologiquement après la lecture du texte. Localiser et mesurer sont des moments importants de la démarche scientifique. Ils montrent l'intérêt pour l'objet matériel et son contexte et sont une manière de l'objectiver et le réinscrire dans des valeurs communes (système de coordonnées, système métrique décimal), jugées fiables, grâce à des instruments ou appareils d'observation, ici la boussole et le mètre.

Que mesure un épigraphiste ? Les dimensions relevées sont nombreuses : la distance depuis le sol actuel quand une inscription est placée en hauteur, le monument-support comme le gisant (2,31 m de long, 60,5 cm de haut, notés directement sur le dessin, fig. 1), mais surtout les différents éléments de l'écriture. Pour l'inscription du gisant, les dimensions sont données pour trois niveaux différents : le champ épigraphique, c'est-à-dire l'espace d'écriture qui a été consciemment et artificiellement préparé par l'apposition de l'inscription²³ (d'une longueur de 193 cm), puis l'interligne, l'espace qui sépare les deux réglures en haut et en bas qui vont contenir l'écriture (d'une hauteur de 2,1 cm), enfin les lettres elles-mêmes (leur hauteur est de 1,7-1,8 cm ; certaines lettres spécifiques sont notées L : 2,5 cm, P : 2,7 cm ; on comprend par le dessin qu'elles dépassent les réglures de l'interligne, en haut pour le L, en bas pour le P) (fig. 1).

Transcrire par le dessin

La troisième étape est celle de la transcription sur le papier du texte observé. Les carnets révèlent une grande attention aux formes des lettres, ainsi qu'aux abréviations et aux signes de ponctuation, à la disposition du texte et à la mise en ligne. La reproduction précise passe par le dessin des caractères. La copie de l'inscription d'une cloche de l'église d'Arnac-la-Poste datant de la fin du XV^e siècle met en évidence la forme particulière des M dans le nom de sainte Marie-Madeleine, composée de deux ronds fermés dessous par un trait²⁴. Dans la copie de l'épithaphe pour maître Gérard²⁵, ratures et traces des hésitations de lecture sont visibles (tilde²⁶ rayé au-dessus de *Salaniaco* ligne 1, la barre ondulée du X à la fin de la ligne 3), comme les traits redoublés pour amplifier les formes et montrer cet effort de fidélité pour être au plus près de la réalité inscrite. Une

²³ Voir Armando Petrucci, *Jeux de lettres. Formes et usages de l'inscription en Italie XI^e-XX^e siècles*, Paris, Écoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1993, p. 10.

²⁴ Carnet n° 1, 1973, page de gauche, Arnac-la-Poste.

²⁵ Carnet n° 1, 1973, page de droite, Grand Bourg de Salagnac, gisant de maître Gérard.

²⁶ Un tilde est un trait droit ou ondulé placé au-dessus de la lettre et indiquant une abréviation.

note indique une difficulté de lecture : « plâtre récent ne permet pas de savoir si ° suscrit²⁷ ». Dans l'exemple de Bonnemazon, l'épigraphiste a recopié l'agencement des lettres entre elles : certaines sont insérées dans une autre lettre (U dans le Q du tout premier mot *quem*) d'autres sont conjointes (A et P du deuxième mot *lapis*) (fig. 3).

Si l'on sort du carnet pour regarder le traitement de ces informations graphiques dans la publication du *CIFM*, on perçoit le décalage. Les dessins du carnet offrent une prise directe avec l'écriture du texte, alors que la notice du *Corpus*, publiée en 1978 pour l'építaphe de maître Gérald, donne une analyse paléographique mettant des mots sur les phénomènes (« les abréviations sont très nombreuses. [...] Onciales fréquentes et variées (A, E, H, M, N, T) »), mais qui perd en finesse²⁸. Dans la transcription de la notice, les abréviations sont résolues silencieusement, le changement de ligne n'est pas respecté. Dans la publication, le déchiffrement et la compréhension du contenu textuel, avec l'ajout d'une traduction du latin au français, sont clairement privilégiés sur la forme graphique. La photo du gisant reproduite dans le *CIFM* donne au lecteur le contexte (et est l'équivalent du premier dessin du cahier), mais ne lui permet pas de lire l'inscription (fig. 4 et fig. 5).



Fig. 4 : Gisant de pierre de maître Gérald de Salagnac (mort en 1277), dans l'église du Grand-Bourg (Creuse), transept nord, tombeau de 2,31 m de long et 69 cm de haut © Jean Michaud/CIFM.

²⁷ Le petit rond suscrit au-dessus des chiffres romains est une abréviation courante dans une date en latin.

²⁸ R. Favreau et Jean Michaud, *Corpus des inscriptions de la France médiévale. 2, Limousin : Corrèze, Creuse, Haute-Vienne*, Poitiers, Université de Poitiers/CESCM, 1978, Creuse, n° 8, p. 79, pl. XVII, fig. 32.

LE GRAND-BOURG

Eglise

1277 - Epitaphe de G. de Salagnac

(pl. XVII, fig. 32)

23095A-127700801-8116513

- A - Epitaphe d'un chanoine. 23095A.G-12770514P11
- B - Eglise, bras nord du transept, mur nord. Inscription gravée sur la bordure d'un des grands côtés de la dalle qui porte le gisant.
- C - Tombeau de 2,31 m x 69 cm. Champ épigraphique : 1,93 m. Hauteur des lettres : entre 2,5 et 2,8 cm.
- D - HIC · IACET · MAGISTER · G · CAPELLANVS · DE · SALANIACO · CANONICVS · LEMOVICENSIS · QVI · EDIFICAVIT · ECCLESIAM · ISTAM · QVI · OBIIT · XIII · KALENDAS · DECEMBRIS · ANNO · DOMINI · [M°] CC° · LXXVII° · CIVIS · ANIMA · REQVIE[SCA]T · IN · PACE · DICATIS · PATER · [NOSTER]
- E - Ci-gît maître G., chapelain de Salagnac, chanoine de Limoges, qui édifia cette église, et mourut le 13 des calendes de décembre [19 novembre], l'an du Seigneur 1277. Que son âme repose en paix. Dites : Notre Père.
- F - Lignes tracées à l'avance. Ponctuation par trois points verticaux en début de texte, de chaque côté de l'initiale du prénom et avant les chiffres. Un point médian sépare les autres mots du texte. Les abréviations sont très nombreuses. Aucune liaison de lettres. Onciales fréquentes et variées (A, E, H, M, N, T).
- H - Formules : *Hic jacet; Cujus anima requiescat in pace*, assorties d'une demande de prière.
- I - On ignore le nom de ce personnage, chanoine de Limoges et fondateur de cette église. Au XIIIe s. l'église du Grand-Bourg-de-Salagnac dépendait du chapitre cathédral de Limoges.
La date de 1277 portée sur l'épitaphe est parfaitement conforme à la paléographie du texte.

LABORDERIE (A. de), *Le Grand-Bourg-de-Salagnac*, "Mém. Soc. des sc. naturelles et archéol. Creuse", t. XXIV, 1929, p. 389 [texte, ill.].

Fig. 5 : Notice de l'inscription de maître Gérard, rédigée par Robert Favreau et Jean Michaud dans le Corpus des inscriptions de la France médiévale. 2, Limousin, Corrèze, Creuse, Haute-Vienne, Poitiers, Université de Poitiers/CESCM, 1978, p. 79.

La « vie d'après mission » du carnet

Les carnets comportent des éléments qui n'ont pas été écrits durant la mission, mais plusieurs mois après. Ils sont d'une autre main que celles des deux missionnaires. En effet, l'équipe d'épigraphie poitevine continua de s'étoffer quelques années après sa fondation, avec l'arrivée de Bernadette Mora, chargée

en 1976 de la bibliographie et de la documentation épigraphique, ainsi que Claude Arrignon, recrutée en 1977 comme secrétaire. Au laboratoire, B. Mora fait revivre les carnets, lorsque les notes sont reprises pour rédiger les notices du *CIFM*. Celle-ci les commente de diverses manières : par les termes « vu » ou « manque » écrits en noir et entourés (dans les dernières pages du carnet n° 1) ou encore « f[ai]t » en bleu, par une croix au crayon de papier ou au crayon de couleur rouge devant chaque inscription (fig. 2). Elle n'hésite pas non plus à faire des remarques personnelles. Lors d'une mission dans les Hautes-Pyrénées (65), dans le village de Peyraube, R. Favreau avait écrit « pas trouvé le chrisme carré » ; B. Mora répond, instaurant une sorte de dialogue à distance, en rouge « il est pas là ! », puis au crayon de papier, dans un encadré « évidemment, c'est à 64, Lamayou »²⁹ (fig. 3). Les experts s'étaient trompés de commune et de département.

Ces carnets d'épigraphistes s'inscrivent dans toute une lignée d'instruments d'enregistrement et une pratique bien ancrée, celle des carnets archéologiques et des carnets de voyage. Au fil des années et grâce à une petite équipe stable, une méthode de travail avec des séquences précises a vu le jour et a été inlassablement reproduite : trouver, nommer les intermédiaires, localiser, dessiner/schématiser, transcrire, mesurer. Cette méthode trouve son équivalent dans la notice qui décortique l'inscription en neuf étapes selon un « cadre d'étude » expliqué au lecteur dans les premières pages de chaque *Corpus*³⁰. Ces carnets sont aussi des outils « vivants », tant parce qu'ils font revivre la mission, que par leur nature informelle qui a permis aussi l'intégration décalée dans le temps d'informations venant d'autres membres de l'équipe.

Les fiches d'enregistrement d'une équipe internationale

Dans cette deuxième partie, nous emploierons la première personne étant l'une et l'autre parties prenantes du projet GRAPH-EAST³¹, en tant que responsable

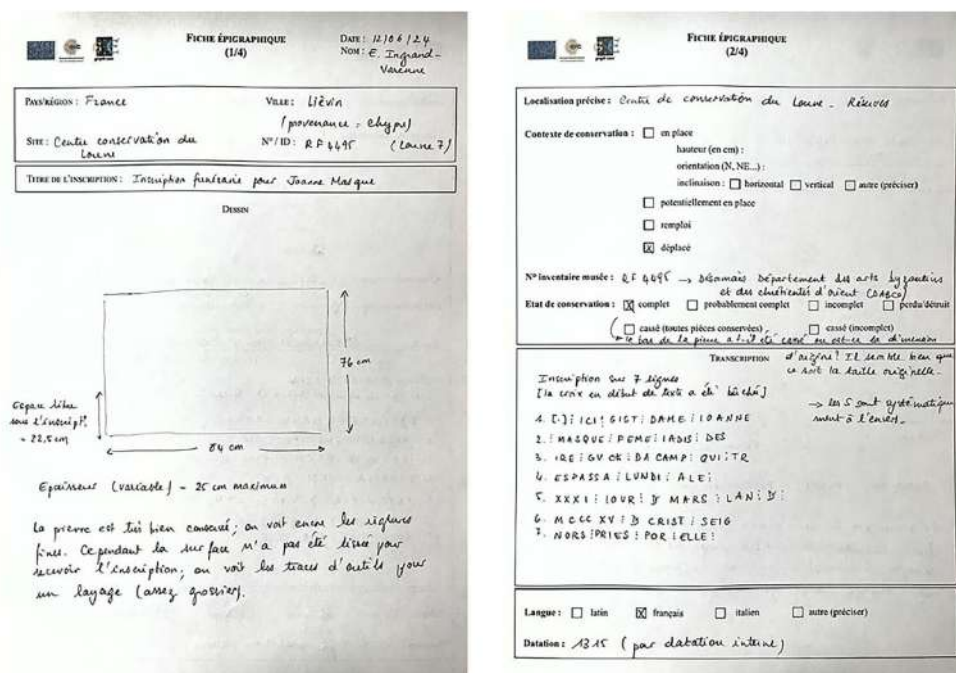
²⁹ Carnet n° 2, 5 mai 1978, Peyraube.

³⁰ R. Favreau et J. Michaud, *Corpus des inscriptions de la France médiévale. I, Poitou-Charentes, 2 Département de la Vienne*, CNRS/Université de Poitiers/CESCM, 1975, page non numérotée. « A. Fonction de l'inscription, B. Lieu de conservation, C. Support et dimensions, D. Transcription, E. Traduction, F. Remarques paléographiques, G. Remarques linguistiques, H. Sources (bibliques, liturgiques ou profanes) et formules, I. Commentaire historique et datation. »

³¹ Le projet ERC Starting grant GRAPH-EAST (2021-2027) porte sur les inscriptions et graffitis en alphabet latin en Méditerranée orientale au Moyen Âge (VII^e-XVI^e siècle). Ses quatre objectifs principaux sont d'explorer le « cycle » de l'objet épigraphique, de sa production à sa réception actuelle ; de comprendre la représentation et la pratique du système d'écriture latin en Orient d'un point de vue paléographique, linguistique, sociologique et sociographique ; de proposer une histoire connectée de l'épigraphie, prenant en compte les écritures environnantes (grecque, arabe, arménienne, géorgienne, syriaque, hébraïque) ; et d'analyser l'écriture migrante entre Occident

et comme post-doctorante. Notre équipe est composée d'une dizaine de personnes de six nationalités différentes, venant de l'histoire, de l'histoire de l'art et de l'archéologie, de la littérature et de la philologie³². Pour travailler harmonieusement ensemble, il nous fallait un outil commun pour collecter les données, le carnet personnel n'était plus de mise. Les informations à indiquer tout comme leur mise en page furent donc réfléchies en amont de la première mission dans une double perspective : répondre aux objectifs scientifiques du projet et faciliter l'intégration des informations dans la base de données et la phase de traitement au retour au laboratoire³³.

Une fiche de quatre pages format A4 à imprimer fut élaborée, avec des encadrés et des cases à cocher, tel un formulaire administratif (fig. 6). La première page porte sur la traçabilité de l'information – auteur de la fiche, date de la réalisation, numéro d'identification, etc. – et accueille le dessin. La page 2 est consacrée à la localisation, la transcription, la langue et la datation. Les caractéristiques du support et de l'écriture sont l'objet de la page 3 ; l'analyse paléographique est détaillée pour pouvoir prendre en compte les graffitis. La page 4 est réservée aux inscriptions lapidaires et à l'analyse des outils et techniques utilisés.



et Orient. Document en ligne consulté le 13 septembre 2025

<<https://grapheast.hypotheses.org/>>.

³² La composition de l'équipe évolue au fil du temps et des contrats. Par ordre alphabétique : Vladimir Agrigoroaei, Manon Durier, Clément Dussart, Thierry Grégor, Estelle Ingrand-Varenne, Savvas Mavromatidis, Sercan Saglam, Yaroslav Stadnichenko, Maria Aimé Villano.

³³ Les données des missions ont d'abord été versées dans une base HEURIST, puis dans la base TITULUS en cours d'élargissement. Document en ligne consulté le 13 septembre 2025 <<https://titulus.huma-num.fr/>>.

FICHE ÉPIGRAPHIQUE (3/4)

Date: _____
Nom: _____

Pays/Région: _____ Ville: Louvre 7

Site: _____ N° / ID: _____

SUPPORT

Matériau du support (marbre, calcaire, bois, enduit...): calcaire

Technique d'exécution (sculpture, gravure, émail...): gravure

Dimensions du support (en cm, L/lh): 64 x 44 x 25 cm.

CARACTÉRISTIQUES ÉPIGRAPHIQUES

Règles / traits de préparation: non oui (préciser) entre les lignes d'écriture

Décor dans le texte (bout de ligne...): non oui (préciser)

Abréviations (les énumérer et situer): pour les b - D
pour Ch. à l'ajout d'une abréviation pour "chevalier" ?

Type d'écriture: capitale capitale et onciale capitale gothique
 gothique minuscule cursive majuscule humaniste
 minuscule humaniste autre (préciser)

Hauteur des interlignes (en cm): 1,5 cm

Lettres courtes localisation lettre de référence: L de la date
hauteur (en mm): 5,5 mm
largeur (en mm): 3 mm

Lettres longues localisation lettre de référence: M de la date
hauteur (en mm): 8 mm
largeur (en mm): 6 mm

Profondeur des lettres (en mm): _____

FICHE ÉPIGRAPHIQUE (4/4)

Système d'assemblage: non oui (préciser)

Dureté de la pierre: très tendre tendre demi-dure dure froide

Finesse du grain: très fin fin grossier

Aspect de la surface: usé ripé brossagé bretté broché ciré lissé

Type de gravure/incision: incision: fine moyenne profonde
 gravure: en V en creux carré en creux concave
 en relief

Type d'outil / usage:

outil	bloc	surface	texte/image
travailleur			
traverse			
pic			
tailleur			
hermine			
ajout d'usage			
meule			
chaise			
broche			
ciseau-droit			
ciseau-graine			
ciseau-grain d'orge			
ciseau bédouin			
ciseau bout rond			
gravelot droit			
langue de serpent			
ponce			
trappanour			
scie			
scotch			
racloir			
ripe			
rippe			
abrazil			
foret			
outil non identifiable			
outil à identifier			
brochant			
pinçette			

Fig. 6 : Fiche de terrain type créée par l'équipe GRAPH-EAST en 2021, ici utilisée lors d'une mission au Centre de conservation du Louvre à Liévin, en 2024 © GRAPH-EAST.

Sur le plan pratique, la feuille de papier, quoique deux fois plus grande que le carnet, est aussi très maniable et accueille salissures, poussière, froissures (observables sur la fig. 10). La fiche vient pallier l'oubli dans l'enregistrement de certaines données, par distraction ou fatigue par exemple, et systématiser l'observation au-delà des inclinaisons, compétences et préférences personnelles. Elle constitue un outil de formation pour des étudiants de master ou des doctorants débutant l'épigraphie. Comme le carnet, elle a fait partie de la « boîte à outils » de notre équipe, avec les mêmes instruments que nos prédécesseurs et d'autres (télémètre laser, mires, Patafix pour coller les mires, et des « outils » personnels tels que le téléphone portable³⁴). Au-delà des prescriptions, comment ces fiches ont-elles réellement été remplies en mission ? Qu'ont-elles généré ? Quelles différences d'approche proposent-elles par rapport au carnet ?

Écriture à plusieurs mains et complémentarité des compétences

Deux noms d'auteurs (« Yaroslav, Maria ») sont écrits sur la fiche « Paphos 1 » remplie au musée archéologique de cette ville, à l'ouest de l'île de Chypre. En observant bien cette page, on distingue deux autres écritures : en haut à

³⁴ Certaines applications sur le téléphone peuvent s'avérer très utiles, telle D-Stretch, outil de traitement pour l'amélioration des images d'art rupestre, qui détecte les différences de teinte et les met en évidence.



Fig. 8 : L'équipe du projet GRAPH-EAST en train d'examiner une tombe inscrite, remplir la fiche et faire les clichés, dans les réserves du musée archéologique de Nicosie (Chypre), en juillet 2021 © ERC GRAPH-EAST.

La complémentarité des compétences s'observe surtout à la quatrième page de la fiche dédiée à l'observation du matériel lapidaire. Elle montre là l'ouverture de la discipline épigraphique au « tournant matériel » que connaissent les sciences historiques depuis plus de vingt ans³⁵. S'intéresser aux matériaux en épigraphie, c'est prendre en compte l'ensemble du processus de production


³⁵ Voir les réflexions d'Étienne Anheim, « La matière de l'histoire. Du texte à l'objet », dans *La recherche dans les institutions patrimoniales*, Mélanie Roustan (dir.), Presses de l'enssib, 2016. Document en ligne consulté le 13 septembre 2025
<<https://books.openedition.org/pressesenssib/5892?lang=fr>>.

d'une inscription, les techniques, les outils, les gestes et les mains qui les façonnent, les enjeux économiques, la géographie des supports, etc. C'est aussi faire l'expérience des propriétés physiques du matériau de manière sensorielle et s'interroger sur l'implication symbolique de celui-ci dans la forme et la fonction de l'objet et du texte. Cette quatrième page est celle où le travail est le plus guidé, puisqu'il s'agit uniquement de cocher des cases. Divisée en deux sections, elle examine d'abord l'aspect général de la pierre (présence ou non d'un système d'assemblage, dureté de la pierre et la finesse du grain, qui déterminent l'utilisation des outils et peut avoir une incidence sur l'écriture), puis l'aspect de la surface, le type de gravure et d'incision pour finir avec une liste des outils plus fréquemment employés pour la taille du bloc (les côtés ou dessous de la pierre), l'élaboration de la surface qui reçoit l'inscription et la gravure du texte et/ou de l'image.

Cette page est la plupart du temps laissée à l'analyse de l'expert en taille de pierre, membre de l'équipe³⁶. Lui-même fait part de ses doutes dans l'observation comme l'indiquent le point d'interrogation en face de l'outil « langue de serpent » et la mention « à vérifier sur les clichés d'Eva » sur une des fiches remplies (fig. 9). La très haute résolution et le travail sur les photographies permettent parfois de voir mieux qu'à l'œil nu. L'observation des traces d'outils reste en partie vide quand l'expert est absent, les épigraphistes se contentant d'indiquer si la pierre est dure et quel est le type de gravure (exemple fig. 6, p. 4). Cette analyse très poussée dès le terrain n'est pas faite pour les autres matériaux épigraphiques (bois, peintures, mosaïques, métaux, textiles, etc.).

³⁶Thierry Grégor et Bertrand Riba, *De la trace à l'outil*, Fedora, 2025 ; T. Grégor, *Étude technique des inscriptions médiévales en Poitou-Charentes*, thèse de doctorat, Université de Poitiers, Poitiers, 2023. Voir aussi, Jean-Claude Bessac, « Trace d'outils sur la pierre. Problématique, méthodes d'études et interprétation », dans *Archeologia delle attività estrattive e metallurgiche*, Riccardo Francovich (dir.), Florence, All'insegna del giglio, coll. « Quaderni del Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti, Sezione Archeologica », 1993, p. 143-175.

FICHE ÉPIGRAPHIQUE
(4/4)



Système d'assemblage : non oui (préciser)

Dureté de la pierre : très tendre tendre demie-ferme ferme dure froide

Finesse du grain : très fin fin grossier

Aspect de la surface : usé ripé brossagé bretellé broché ciselé layé

Type de gravure/incision :

incision : fine moyenne profonde

gravure : en V en creux carré en creux concave

en relief

Type d'outil / usage :

outils	bloc	surface	texte/image
têtu-taillant			
têtu-pic			
pic			
taillant			
bretture			
grain d'orge			
polka			
chasse			
broche			
ciseau-droit			
ciseau-gradine			
ciseau-grain d'orge			
ciseau bédane			
ciseau bout rond			
gravelet droit			<input checked="" type="checkbox"/>
langue de serpent			<input checked="" type="checkbox"/>
gouge			
tamponnoir			
scie			
sciotte			
racloir			
ripe			
râpe			
abrasif			
foret		<input checked="" type="checkbox"/>	
outil non identifiable			
outil à identifier			
boucharde			
patente			

A vérifier sur cliché EPT ?

Fig. 9 : Page 4 de la fiche de terrain remplie par l'expert en taille de pierre au musée archéologique de Paphos (Chypre), en juillet 2022 © ERC GRAPH-EAST.

Le croisement des points de vue sur le terrain, les interrogations et la réflexion collective au moment du remplissage de la fiche ont permis des découvertes, comme celle d'un « palimpseste lapidaire » au château de Larnaca au sud de

Chypre³⁷. La dalle funéraire de Barthélémy de Tabarie cachait sous la représentation et l'épithaphe du chevalier d'autres défunts. Le dessin de l'ensemble de l'iconographie et des inscriptions a révélé au moins trois étapes épigraphiques au XIV^e siècle, la dalle ayant été effacée à plusieurs reprises pour resservir dans la même famille. Le moment où l'anomalie de cette tombe est perçue par l'équipe lors du remplissage de la fiche et où les hypothèses des différents membres ont émergé a été capturé dans le film documentaire tourné lors de cette mission³⁸ (fig. 10).



Fig. 10 : Image extraite du documentaire réalisé par Philippe Kern et Stéphane Kowalczyk (ecrantotal) lors de la première mission sur l'île de Chypre, juillet 2021, à 28 min 31 s.

Un protocole plus ou moins suivi

D'une fiche à l'autre, les éléments qui varient le plus sont le dessin et la transcription. Loin d'avoir reçu une codification comme en archéologie où la façon d'illustrer les petits objets se base sur des standards solides³⁹, le dessin en épigraphie médiévale reste une interprétation personnelle par l'image. Il s'agit d'un exercice étroitement lié à l'observation, grâce à la lenteur et à

³⁷ Vladimir Agrigoroaei, Clément Dussart, T. Grégor, Estelle Ingrand-Varenne, Savvas Mavromatidis, Maria Aimé Villano, « L'inscription "palimpseste" du château de Larnaca. Tour de force méthodologique interdisciplinaire », *MuseIKON*, Alba Iulia 5, 2021, p. 50-89.

³⁸ Documentaire réalisé par Philippe Kern et Stéphane Kowalczyk (ecranlocal) lors de la première mission sur l'île de Chypre en juillet 2021. Document en ligne consulté le 14 septembre 2025 <<https://www.youtube.com/watch?v=DIHxtt78Aw4>>. La découverte du « palimpseste lapidaire » se trouve à partir de la 27^e minute.

³⁹ La codification, comme l'utilisation d'une échelle, des sections et des techniques d'illustration spécifiques comme l'éclairage des objets à partir d'une lumière en haut et à gauche, servent à rendre avec précision des objets qui sont dans les réserves, à faciliter leur publication et à les rendre facilement comparables avec autres objets similaires. Voir par exemple Duygu Camurcuoğlu, Claudia Da Lanca, *et al.*, « Small Finds Illustration », dans *Laying the Foundations: Manual of the British Museum Iraq Scheme Archaeological Training Programme*, John MacGinnis et Sébastien Rey (dir.), Summertown (Oxford), Achaeopress, 2022, p. 192-212.

l'engagement physique impliqué dans l'acte de dessiner⁴⁰. Il propose une schématisation, une sélection et une hiérarchisation des données visuelles. À Paphos, Sercan s'est appliqué à dessiner sur la page 1 de la fiche la tombe d'Harion Bedouin, en respectant la mise en page du texte sur la pierre, ainsi que les formes de lettre. Dans l'encadré réservé à la transcription du texte page 2, il ne redessine pas les caractères, mais respecte la mise en ligne et indique les abréviations (à la troisième ligne), suivant ainsi les normes du *Corpus des inscriptions de la France médiévale* (fig. 11).

Paphos @

EPIGRAPHIC RECORD (1/4) DATE: 5/7/22
NAME: Sercan

COUNTRY: Cyprus CITY: Paphos

SITE: Archaeological Museum N°/ID: (Not in Inventory)

TITLE OF THE INSCRIPTION: Tombstone of Harion Bedouin and his brother

DRAWING

+ ICI GIST : HARION :
BEDOVIN : E SON FE
RE : S' : PĒTE BEDOVIN
QVE : DIEVS : AITL
ARME :

EPIGRAPHIC RECORD (2/4)

Precise location: In the museum garden, outside, below the shelter, towards the left end.

Context of conservation: on site
height (in cm): 26 cm
orientation (N, NE...): N (below) - S (above)
inclination: horizontal vertical other (precise)

potentially on site
 re-employed
 moved

Institutional inventory number: MIT 39

State of preservation: whole probably whole incomplete lost/destroyed
 broken (with all the pieces) broken (incomplete)

TRANSCRIPTION

+ ICI GIST : HARION :
BEDOVIN : E SON FE
RE : S' : PĒTE BEDOVIN
QVE : DIEVS : AITL
ARME :

Language: Latin French Italian other (precise)

Datation: 14th c.

Fig. 11: Fiche de terrain remplie par Sercan Saglan au musée archéologique de Paphos (Chypre), en juillet 2022 © ERC GRAPH-EAST.

L'inscription funéraire de Dame Alis relevée par Maria (voir la fig. 7) est elle aussi précisément dessinée, mais de façon plus hâtive, la délimitation des bords du support restant schématique. Dans cet exemple, l'espace de cette première page accueille, sous le dessin, des informations de nature variée montrant l'analyse de la chercheuse au cours de la copie. En premier lieu les

⁴⁰ Andrew Causey, *Drawn to see. Drawing as an ethnographic method*, Toronto, University of Toronto Press, 2017, p. 11 ; Paola Tiné, « The question of expression when using art as a research method in anthropology: Notes for the anthropologist-artist », dans *Art, Observation and an Anthropology of Illustration*, Max Carocci et Stephanie Pratt (dir.), Londres, New York, Dublin, Bloomsbury Publishing Plc, 2022, p. 3-38.

mesures (191 cm de longueur, 39 cm de largeur, 13,7 cm de profondeur), normalement attendues page 3 de la fiche. Vient ensuite une remarque : « an Italian in French » indiquant que la défunte « Dame Alis » est une italienne (l'inscription indique en effet qu'elle est fille d'un Génois et que son mari porte un nom italien), mais qu'elle a choisi le français pour son épitaphe. Sous cette mention, une analyse paléographique : « 2 kinds of V, 2 kinds of T, 2 kinds of A » est donnée montrant que pour un même caractère, le graveur a cherché à varier les formes. Elle aurait pu trouver sa place à la page 3, tout comme l'indication : « champ épigraphique largeur 60,5 cm hauteur 29,7 cm », où l'on voit d'ailleurs apparaître le français à côté de l'anglais. La dernière remarque : « reemployed column again ! », par son point d'exclamation, transmet la surprise ou du moins la réaction vive de la chercheuse, découvrant que l'inscription a été gravée sur une colonne coupée en deux, un phénomène qu'elle avait déjà relevé, mais qui reste rare.

Un troisième cas de figure – la fiche réalisée au Centre de conservation du Louvre à Liévin (fig. 6) – montre la disparition du dessin. L'espace est rempli par un schéma où sont seulement relevées les dimensions de la pierre portant l'inscription funéraire de Joanne Masque, provenant aussi de Chypre. Là encore, ce vaste espace libre (le seul dans les quatre pages de la fiche) est investi par des informations, qui ne trouvent pas de place ailleurs, tels les commentaires sur l'état de conservation : « La pierre est très bien conservée ; on voit encore les réglures fines. Cependant la surface n'a pas été lissée pour recevoir l'inscription ; on voit les traces d'outils pour un layage (assez grossier). »

Ces variations dans un protocole pourtant très guidé témoignent de l'appropriation de la fiche. L'espace autour du dessin – le seul espace qui ne soit pas dans un encadré et qui soit aussi vaste – apparaît comme un lieu de liberté où les épigraphistes peuvent noter intuitions, questionnements, doutes, naissant au moment de copier le texte. Si cette fiche a été utilisée de manière systématique lors des missions collectives, cela n'a pas toujours été le cas au cours des missions individuelles. Lorsque le temps était compté comme au château de Bodrum en Turquie, où le postdoctorant devait analyser seul plusieurs dizaines d'inscriptions par jour, il a préféré travailler sur une feuille blanche, simple.

Fiche vs carnet

Une comparaison des deux types d'outils de notation sur le terrain montre un rapport différent à l'inscription, mais surtout à la mission. Du carnet à la fiche, il y a une multiplication des données et du types de données à la recherche d'un sens renforcé. La plupart portent sur les mêmes domaines, essentiels pour

comprendre une inscription : la localisation, le texte, l'écriture, les mesures, etc. ; d'autres sont plus neufs, telle que l'approche matérielle et technique. Cependant, certains renseignements présents dans le carnet ont été presque complètement évacués de la fiche : les interactions avec les locaux, ces intermédiaires essentiels, l'accès à l'inscription. À cet égard, la fiche « Paphos 1 » (fig. 7) en constitue un rare exemple, puisque dans le coin supérieur gauche le nom et l'adresse e-mail d'une personne travaillant au musée de Paphos⁴¹ ont été notées. Avec eux, c'est la notion d'enquête qui disparaît, ainsi que la modalité du récit. Le contact avec les interlocuteurs sur place existe pourtant bel et bien, mais il n'est pas jugé pertinent et ne « rentre pas dans les cases ».

Le travail de l'épigraphiste change de nature (et d'autant plus lors d'une mission collective) avec la fiche imprimée, il n'est plus l'inventeur de son propre questionnement devant l'objet, mais il doit remplir un questionnaire, chaque terme étant comme une interrogation (Dans quel pays et quelle ville se trouve l'inscription ?, sur quel site ?, etc.). Le parcours d'observation est donc guidé, les tâches à remplir sont explicites, le processus de travail est clairement séquencé et inscrit chaque étape de traitement dans un ordre chronologique. Le travail est normalisé, mais sans doute plus contraint. Là se trouve la raison de la disparition du « je ». Les réactions des chercheuses et chercheurs et les marques de subjectivité restent visibles par les éléments de ponctuation (points d'exclamation et d'interrogation), mais non la première personne.

Le rapport au temps est également différent. Le carnet donnait de page en page le déroulé général de la mission. La fiche, au contraire, isole chaque item. Elle fait perdre la continuité, de site en site, au jour le jour. Chaque inscription est séparée, de même que chaque information est compartimentée dans son encadré. Plusieurs fiches étant remplies en même temps par les différents membres de l'équipe, le temps est aussi démultiplié. En fin de mission, lorsque l'ensemble des feuilles sont scannées pour former un unique PDF et être archivées, elles reforment un déroulé, mais qui n'est pas forcément conforme à la chronologie du travail réalisé.

La fiche de terrain GRAPH-EAST appartient à une nouvelle phase de la recherche, prenant à la fois appui sur l'expérience acquise et s'adaptant aux nouveaux objectifs, notamment numériques. La fiche d'enregistrement est aussi l'outil typique d'équipes larges formées de membres aux compétences hétérogènes et au statut souvent temporaire, nécessitant un encadrement plus rigide. Cette rigidité, par rapport au carnet, a pu entraîner une perte de créativité ou

⁴¹ Celle-ci a été rendue illisible pour l'article.

de liberté dans les questionnements personnels, mais a aussi permis une récolte de données efficace dans le temps restreint de la mission.

Cette immersion dans les carnets de mission et les fiches de terrain, dispositifs techniques de collecte de données, plonge au cœur de la fabrique de l'épigraphie médiévale à deux moments de création de méthodes. Les cinq dernières décennies ont vu l'évolution du travail de l'épigraphiste et de son cadre professionnel. Les changements de générations et d'équipes, la recherche par projet, le développement de l'intérêt pour l'histoire matérielle et technique, l'exigence de normalisation et d'homogénéité, l'augmentation du nombre de données et l'influence de l'usage du numérique, observé dans d'autres disciplines⁴², sont autant d'éléments qui expliquent les différences entre ces deux supports.

Les éléments essentiels restent identiques : une connaissance de première main, l'observation attentive, la fidélité, la vérification des informations, leur précision et leur traçabilité. Cela se traduit par autant d'actions, voir, localiser, déchiffrer, mesurer par soi-même l'artefact inscrit dans son état actuel, en appréhendant l'inscription comme mot et matière, véritable texte en contexte dont la dimension spatiale, visuelle et plastique, voire iconique et symbolique, peut être particulièrement élaborée. Cette vision « écologique » permet à la recherche en épigraphie médiévale de s'intéresser tant au texte et aux formes graphiques qu'aux conditions matérielles de la réalisation de l'inscription, aux interactions avec son environnement et à sa réception⁴³.

Le carnet comme la fiche, bien que dans une moindre mesure, sont les témoins de cette rencontre personnelle entre l'épigraphiste et son objet d'étude et de l'expression de sa subjectivité par ses exclamations, ses interactions, son récit. La nature informelle de ces supports est capable d'enclencher chez le chercheur et la chercheuse tout un processus conscient et inconscient à la base de nouvelles découvertes scientifiques. Ils racontent aussi les rencontres avec tous les acteurs locaux sans lesquels l'accès à l'objet d'étude serait impossible.

Carnets et fiches appartiennent tous deux à la chaîne de production documentaire en épigraphie, après le dépouillement bibliographique et avant la publication des grands corpus. Ils sont le territoire de réflexion théorique et en même temps un banc d'essai pratique d'un processus de connaissance plus large qui

⁴² Voir par exemple en archéologie Christophe Tufféry, « Entre le carnet et la tablette », *Socio-anthropologie*, 2023, n° 47. Document en ligne consulté le 12 juillet 2025 <<http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/13125>>.

⁴³ Voir l'introduction au volume *Writing in the Church of the Nativity in Bethlehem: Inscription and Graffiti in a Multilingual and Multigraphic Perspective*, E. Ingrand-Varenne et C. Dussart (dir.), Turnhout, Brepols (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages), à paraître.

sera rendu public seulement dans ses résultats finaux. La quantité et la nature des informations recueillies lors d'une prospection sont le résultat d'un compromis entre au moins trois variables interconnectées : les objectifs de recherche (l'édition du *CIFM* et des problématiques de recherche), le temps à disposition, les ressources allouées (le coût de la mission, le matériel, la présence d'un photographe professionnel ou non, etc.).

Enfin, les nombreux travaux sur les carnets de fouille et les archives de chercheurs dans d'autres disciplines montrent aux épigraphistes que cette production écrite de terrain – longtemps négligée par son rôle d'intermédiaire, comme les brouillons – fait partie des archives, et doit être considérée non seulement comme l'enregistrement d'inscriptions mais aussi comme traces et indices du travail du chercheur, à valeur scientifique, culturelle et patrimoniale.